

**CHOIX**

DE

**P O É S I E S**

**A L'USAGE DE LA JEUNESSE.**



**NANCY,**

**GRIMBLLOT, THOMAS ET RAYBOIS,**

**PLACE STANISLAS, 7, ET RUE SAINT-DIZIER, 127.**

**1839.**

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse.  
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.  
Donnez ! afin qu'on dise : Il a pitié de nous !  
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes ,  
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes ,  
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimé du Dieu qui se fit homme,  
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nom-  
Pour que votre foyer soit calme et fraternel : [me,  
Donnez ! afin qu'un jour , à votre heure dernière,  
Contre tous vos péchés vous ayez la prière  
D'un mendiant puissant au ciel !

( VICTOR HUGO. )

---

## LE PETIT SAVOYARD.

---

### CHANT PREMIER.

---

#### LE DÉPART.

« Pauvre petit , pars pour la France ;  
Que te sert mon amour ? je ne possède rien .  
On vit heureux ailleurs , ici dans la souffrance .  
Pars , mon enfant , c'est pour ton bien .

» Tant que mon lait put te suffire ,  
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis ,

Heureuse et délassée en te voyant sourire ,  
Jamais on n'eût osé me dire :  
Renonce aux baisers de ton fils.

» Mais je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.  
Triste et malade , où recourir ici ?  
Où mendier pour toi ? Chez des pauvres aussi !  
Laisse ta pauvre mère , enfant de la Savoie ;  
Va , mon enfant , où Dieu t'envoie.

» Mais , si loin que tu sois , pense au foyer absent ;  
Avant de le quitter , viens , qu'il nous réunisse.  
Une mère bénit son fils en l'embrassant :  
Mon fils , qu'un baiser te bénisse !

» Vois-tu ce grand chêne là-bas ?  
Je pourrai jusque-là t'accompagner , j'espère.  
Quatre ans déjà passés , j'y conduisis ton père ;  
Mais lui , mon fils , ne revint pas !

» Encore , s'il était là pour guider ton enfance.  
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ,  
Mais tu n'as pas dix ans , et tu pars sans défense...  
Que je vais prier Dieu pour toi !...

» Que feras-tu , mon fils , si Dieu ne te seconde ?  
Seul parmi les méchants , car il en est au monde ,  
Sans ta mère , du moins , pour t'apprendre à souffrir....

Oh ! que n'ai-je du pain , mon fils , pour te nourrir !

» Mais Dieu le veut ainsi , nous devons nous sou-  
Ne pleure pas en me quittant ; [mettre :  
Porte au seuil des palais un visage content.

Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...  
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

» Chante tant que la vie est pour toi moins amère;  
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau,  
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,  
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

» Si ma force première encore m'était donnée,  
J'irais te conduisant moi-même par la main.  
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée;  
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin :  
Et moi, je veux mourir aux lieux où je suis née..

» Maintenant de ta mère entends le dernier vœu ;  
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,  
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui don-

Prie, et demande au riche, il donne au nom de  
[ne.  
[Dieu.

Ton père le disait; sois plus heureux : adieu! »

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,  
Et la mère avait dit : « Il faut nous séparer ; »  
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,  
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

## CHANT SECOND.

—  
PARIS.

J'ai faim ; vous qui passez daignez me secourir.  
Voyez : la neige tombe et la terre est glacée.

J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,  
Et je n'ai rien pour me couvrir.

» Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,  
A genoux sur le seuil j'y pleure bien souvent.  
Donnez ; peu me suffit ; je ne suis qu'un enfant ;  
Un petit sou me rend la vie.

» On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;  
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines  
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;  
Eh bien ! moi je suis pauvre et je vous tends la main.

» Faites-moi gagner mon salaire :  
Où me faut-il courir ? dites, j'y volerai.  
Ma voix tremble de froid, eh bien ! je chanterai  
Si mes chansons peuvent vous plaire.

» Il ne m'écoute pas, il fuit ;  
Il court dans une fête ( et j'en entends le bruit )  
Finir son heureuse journée ;  
Et moi je vais chercher, pour y passer la nuit,  
Cette guérite abandonnée.

» Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?  
Rendez-moi ma pauvre chaumière,  
Le laitage durci qu'on partageait le soir ;  
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,  
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

» Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :  
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi..  
Hélas ! et tout petit faudra-t-il que je meure  
Sans avoir rien gagné pour toi ?

» Non, l'on ne meurt point à mon âge ;

Quelque chose me dit de reprendre courage.. [fin?  
Eh ! que sert d'espérer?.. que puis-je attendre en-  
J'avais une marmotte, elle est morte de faim! »

Et faible, sur la terre, il reposait sa tête ;  
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi  
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête ;  
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous celui qui pleure,  
Disait la voix mêlée au murmure des vents.  
L'heure du péril est notre heure ;  
Les orphelins sont nos enfants. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère :  
Lui, docile et confus, se levait à leurs voix ;  
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts  
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire ;  
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

### CHANT TROISIÈME.

#### LE RETOUR.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,  
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !  
Tout, dans leurs frais vallons, sert à nous enchanter,  
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.  
Heureux qui, sur ces bords, peut longtemps s'arrê-  
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter ! [ter !

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,  
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main ?  
C'est un enfant ; il marche, il suit le long chemin  
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt, de la colline il prend l'étroit sentier :  
Il a mis, ce matin, la bure du dimanche,  
Et dans son sac de toile blanche  
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.  
Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?  
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,  
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau  
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà . . . tels encore qu'il les a vus toujours,  
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuilla-  
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours : [ge !  
Il est si près de son village !

Tout joyeux, il arrive et regarde . . . Mais quoi ?  
Personne ne l'attend ! Sa chaumière est fermée !  
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée ; [moi. >  
Et l'enfant plein de trouble : « Ouvrez, dit-il, c'est

La porte cède, il entre, et sa mère attendrie,  
Sa mère, qu'un long mal, près du foyer, retient,  
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :  
« N'est-ce pas mon fils qui revient ? »

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle :  
« Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle,  
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,  
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »

Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée,  
Le voilà qui revient, ayez des jours contents ;  
Vivez ; je suis grandi, vous serez bien soignée ;  
Nous sommes riches pour longtemps. »

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,

Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait ,  
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,  
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine ;  
Et son œil se fixait , de larmes obscurci,  
Sur un grand crucifix de chêne,  
Suspendu devant elle et par le temps noirci..

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères  
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin,  
Lui qui me consolait quand mes plaintes amères  
Appelaient mon fils de si loin.

» C'est le Christ du foyer que les mères implorent,  
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim ;  
Nous gardons les agneaux, et les loups les dévorent ;  
Nos fils s'en vont tout seuls et reviennent enfin !

» Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle ?  
'Ta pauvre mère infirme a besoin de secours ;  
Elle mourrait sans toi. » L'enfant à ce discours ,  
Grave et joignant ses mains, tombe à genoux près  
Disant : « Que le bon Dieu vous fasse de longs  
[d'elle ,  
[jours ! »  
(GUIRAUD.)

## LE NID.

Habitants du buisson, petits dont l'innocence ,  
Dont l'enfantine joie enchante ce séjour ,  
Quand, sous la blanche épine assise tout le jour ,  
Dans ce fragile nid que le zéphir balance ,